

## HOMÉLIE 10

«Si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire un bien à faire. Donc il faut qu'un évêque soit irréprochable, n'ayant été marié qu'une fois, sobre, pudique, hospitalier, capable de transmettre la doctrine, n'aimant pas le vin, ne frappant pas, repoussant tout gain malhonnête, plein de mansuétude, évitant les contestations, désintéressé, gouvernant bien sa maison, tenant ses enfants soumis en toute chasteté.»

1. Ayant à parler de l'épiscopat, Paul montre avant tout ce que doit être un évêque, non dans le but d'exhorter Timothée, mais bien pour instruire tous les fidèles : c'est une leçon qui par un seul doit arriver à tous. Que dit-il ? «Si quelqu'un désire l'épiscopat," je ne lui en fais pas un reproche, puisque c'est une œuvre supérieure de bien, si ce désir n'a pas précisément pour objet la puissance et l'autorité, s'il se concentre dans l'œuvre, non, je ne le blâme pas. «C'est une œuvre de bien qu'il désire.» Voilà ce que Moïse ambitionnait, et non la puissance; ce qui ne l'empêcha pas de s'entendre dire : «Qui t'a constitué chef et juge parmi nous ?» (Ex 2,14) Qu'on le désire dans ces conditions, à la bonne heure, car l'évêque porte ce nom parce qu'il doit veiller sur tous. «Il faut donc, poursuit-il, qu'un évêque soit irréprochable, qu'il n'ait été marié qu'une fois.» Ceci n'est pas une obligation qu'il impose, si bien qu'on ne puisse autrement arriver à ces fonctions; c'est une limite. Chez les Juifs il était permis de se marier une seconde fois, et même d'avoir deux femmes. «Le mariage est une chose honorable.» (Heb 13,4) Quelques-uns ont prétendu cependant que l'Apôtre formule une loi. «Irréprochable.» Ce mot seul implique toute vertu. Celui donc qui se sent coupable de quelque péché, ne fait pas bien en désirant une chose dont il s'exclut lui-même par le caractère de sa vie : un tel homme doit obéir, et non commander. Celui qui commande doit répandre une plus vive clarté qu'un flambeau quelconque, avoir une conduite immaculée, de telle sorte que tous puissent le regarder et se guider d'après ses exemples.

Ce n'est pas sans motif que Paul fait cette exhortation et poursuit ce but; comme il devait lui-même établir des évêques, il y revient en écrivant à Tite. Pensant bien que beaucoup désiraient cette dignité, il insiste sur ces conditions. «Sobre,» ajoute-t-il, c'est-à-dire vigilant, perspicace, pourvu de mille yeux, voyant de tous les côtés, ayant parfaitement saine la vue de l'intelligence. Bien des choses peuvent arriver qui la troublent ou l'obscurcissent : les chagrins, les soucis, la multitude des affaires, et tant d'autres obstacles affluant de toute part. Il faut donc qu'il veille sans cesse, chargé qu'il est non seulement de ce qui le regarde lui-même, mais encore de ce qui regarde autrui. Il doit être toujours sur ses gardes, avoir un zèle ardent, respirer en quelque sorte le feu; sa vigilance doit l'emporter sur celle d'un général qui nuit et jour visite toutes les parties de son camp : il est le serviteur de tous ses frères, il est redevable à tous de sa sollicitude et de ses soins. «Pudique, modeste, hospitalier.» Comme ces vertus se rencontrent chez beaucoup de simples fidèles, qui doivent s'efforcer en cela d'égaliser leurs chefs spirituels, l'Apôtre ajoute ce qui surtout distingue l'évêque : «Docteur, ou capable d'enseigner." Cela n'est pas exigé du simple fidèle; mais c'est le premier devoir de celui qui s'est chargé d'un tel office. «N'aimant pas le vin.» C'est une image pour condamner l'insulte et l'arrogance. «Ne frappant pas.» Ce n'est pas des coups matériels qu'il parle. Que signifie donc ce mot ? Comme il en est qui frappent hors de propos la conscience de leurs frères, il me paraît les réprimer ici.

«Repoussant tout gain malhonnête, plein de mansuétude, évitant les contestations, désintéressé, gouvernant bien sa maison, tenant ses enfants soumis en toute chasteté.» Mais si l'homme marié se préoccupe des choses de ce monde, l'évêque ne devant pas avoir de telles préoccupations, comment est-il dit qu'il puisse avoir été marié une fois ? Plusieurs pensent que cela regarde uniquement celui qui se trouve dégagé du lien du mariage, bien qu'il soit permis d'entrer dans les fonctions sacrées, tout en ayant une femme, pourvu qu'on vive comme n'en ayant pas. C'est une concession nécessaire pour ces anciens temps, pour l'état des idées et des choses. On peut y venir par une volonté droite et ferme. Ce qui est dit des richesses comme obstacle à l'acquisition du royaume des cieux, lesquelles n'empêchent pas cependant certains riches de l'obtenir, on peut l'appliquer au mariage. Mais qu'est-il dit ensuite ? L'Apôtre se contente d'exiger que l'évêque ne s'adonne pas à l'ivresse et qu'il exerce l'hospitalité, quand il devrait exiger des vertus bien supérieures. Pourquoi ne dit-il pas : Il faut que l'évêque soit un ange, affranchi de toute faiblesse humaine ? pourquoi ne renouvelle-t-il pas les grandes leçons que le Christ nous a données, et que doivent observer les fidèles eux-mêmes, le crucifiement, la disposition constante à sacrifier sa vie ? Il eût pu dire avec le Sauveur : «Le

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

bon pasteur expose son âme pour ses brebis.» (Jn 10,11) ou bien encore : «Si quelqu'un ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite, il n'est pas digne de moi.» (Mt 10,38) Non; il se borne à condamner l'ivresse. Grand espoir s'il faut adresser de telles exhortations à l'évêque ! Pourquoi n'avez-vous pas dit : Il ne doit plus désormais vivre sur la terre ? Ce que vous prescrivez aux séculiers, vous ne l'imposez pas même à l'évêque, Que dites-vous à ceux-là ? «Mortifiez vos membres qui sont sur la terre.» (Col 3,5) et puis : «Celui qui est mort s'est justifié du péché;» (Rom 6,7) puis encore : «Ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair.» (Gal 5,24) Voici ce que le Christ disait lui-même : «Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, il n'est pas digne de moi.» (Lc 14,33) Comment n'a-t-il donc pas tenu ce langage ? Parce qu'il n'était pas aisé de trouver de tels hommes, et qu'il fallait absolument un grand nombre d'évêques, pour les préposer à chaque cité.

2. Comme il devait arriver que des embûches fussent dressées contre les Eglises, il demande simplement la vertu, et n'exige pas encore cette vertu supérieure et sublime. Il appartient à tous de pratiquer la vigilance, la pudeur et la modestie. «Tenant leurs enfants soumis en toute chasteté.» Il était nécessaire d'offrir la garantie, des exemples domestiques. Qui pourra croire qu'on gouvernera les étrangers, quand on n'est pas maître de ses enfants ? «Dirigeant bien sa maison.» Les infidèles eux-mêmes le disent, on peut bientôt, quand on maintient l'ordre dans sa maison, mener les affaires publiques. L'Eglise n'est pas autre chose qu'une grande maison : la maison comprend les enfants, la femme, les serviteurs et le père de famille, qui commande à tous; et l'Eglise aussi se compose d'enfants, de femmes et de serviteurs. Si celui qui commande dans l'Eglise partage avec d'autres son pouvoir, l'homme le partage de même avec la femme dans la maison. On doit s'occuper dans l'Eglise de l'entretien des veuves et des vierges : il faut s'occuper également dans la maison d'entretenir les enfants et les serviteurs, bien que l'œuvre soit ici plus facile, et de là vient que, ne sachant pas ordonner une maison, on peut encore moins ordonner une Eglise. Après avoir prononcé cette sentence : «Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa maison, comment serait-il chargé de gouverner l'Eglise de Dieu ?» Paul ajoute : «Ne choisissez pas un néophyte.» Ce n'est pas du défaut d'âge qu'il est ici question, c'est d'une instruction qui ne date pas d'assez loin. «J'ai planté, disait-il ailleurs, Apollo a arrosé; mais Dieu a donné l'accroissement.» (I Cor 3,6) Voilà donc ce qu'il veut dire. Rien ne l'eût empêché de s'exprimer ainsi : Ne prenez pas un homme trop jeune. – Pourquoi, demandera-t-on, a-t-il institué Timothée, bien que celui-ci fût encore jeune, comme on le voit par ce mot : «Que personne ne méprise votre jeunesse ?» (I Tim 4,12) Parce qu'il connaissait la grandeur de sa vertu et la rare perfection de sa vie; c'est un témoignage qu'il lui rend sans hésiter : «Dès votre enfance vous avez appris les saintes lettres.» (II Tim 3,15)

Il atteste aussi que son disciple observait un jeûne rigoureux : «Usez d'un peu de vin à cause de vos fréquentes défaillances.» Les allusions à ce sujet sont nombreuses dans les lettres qu'il lui écrit. S'il n'avait pas su quelles étaient ses œuvres, il ne lui aurait pas témoigné tant de confiance, il ne lui aurait pas même écrit. Comme un grand nombre sortaient de la gentilité pour venir recevoir le baptême, l'Apôtre fait cette recommandation : N'appellez pas immédiatement un néophyte, celui dont l'instruction s'achève à peine, à la plus haute dignité. Si, n'étant pas encore un vrai disciple, il est tout à coup établi docteur, il tombera dans l'arrogance, s'il doit commander avant de savoir obéir, il ne se défendra pas de l'enflure. De là ce qui suit : «De peur qu'il ne s'enorgueillisse et n'encoure le jugement porté contre le diable;» c'est-à-dire la damnation dont l'orgueil fut pour celui-ci la cause. «Il faut de plus qu'il ait bon témoignage de la part des étrangers, afin qu'il ne tombe pas sous le mépris et dans les pièges du démon.» A merveille : car les outrages ne devaient pas lui manquer de ce côté; et peut-être est-ce à cause de cela que Paul parle du mariage, alors qu'il avait dit ailleurs : «Je voudrais que tous fussent comme moi,» qu'ils vécussent dans la continence. (I Cor 7,7) Pour ne pas tarir donc les sources du ministère en exigeant un tel genre de vie, il ne demande qu'une vertu moyenne. Il fallait établir un chef spirituel dans chaque ville; car écoutez ce qu'il écrit à Tite : «Pour que vous établissiez un prêtre par cité, comme je vous l'ai prescrit.» (Tit 1,5) Et qu'arrivera-t-il quand on a ce bon témoignage et cette bonne réputation sans les mériter ? – C'est une chose bien difficile; les hommes les plus droits n'obtiennent pas toujours cette bonne réputation auprès des ennemis. Aussi l'Apôtre ne se borne-t-il pas à le demander; il ne dit pas qu'il suffit d'avoir un bon témoignage, il déclare qu'il faut encore une bonne réputation : ce titre doit s'ajouter aux autres, et non demeurer seul. – Mais quand on est l'objet de calomnies gratuites, ou bien exprimées par la jalousie, ce qu'on a surtout à craindre de la part des infidèles ? – Les choses ne se passent pas ainsi, eux-mêmes ont du respect pour

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

l'homme irrépréhensible. – Comment ? – Ecoutez comme il le dit de lui-même : «Par la mauvaise comme par la bonne réputation.» (II Cor 6,8)

Ce n'est pas sa vie qu'on attaquait, c'est sa doctrine; et de là ce mot, «par la mauvaise réputation.» C'est à cause de leur prédication qu'ils étaient accusés d'être des trompeurs et des magiciens; et cela, parce que leur vie ne donnait aucune prise. Pourquoi n'a-t-on jamais dit des apôtres : Ce sont des fornicateurs, des impudiques et des avarés; mais uniquement : Ce sont des séducteurs, reproche qui ne retombait que sur la prédication ? N'était-ce pas parce que leur vie était réellement irréprochable ? Evidemment. Vivons de même, et personne ne dira du mal de nous, ni les ennemis, ni les infidèles, Celui qui se distingue par le caractère de sa vie, eux-mêmes le respectent; il n'est pas jusqu'à la haine qui ne se taise devant la vérité. Comment tombe-t-on dans le piège ? En se laissant aller trop souvent à leurs propres désordres. Dès qu'on est tel, le diable vous tend un autre piège, et bientôt les ennemis ont raison de vous. Si leur témoignage est nécessaire, à bien plus forte raison celui des amis. Que celui dont la vie est irréprochable ne puisse pas au fond souffrir de la calomnie, écoutez le Christ vous le dire lui-même : «Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.» (Mt 5, Mais, si la calomnie triomphe, si l'on finit par y succomber ? – La chose est possible. Eh bien, il ne faut pas même alors qu'un homme soit mis en évidence; il y aurait à cela trop de danger. Le témoignage extérieur est donc nécessaire, l'éclat des bonnes œuvres ne doit pas être terni. Comme personne n'osera dire que le soleil est obscur, pas même un aveugle, qui rougirait de se mettre en contradiction avec l'opinion universelle; personne non plus n'osera porter atteinte à l'homme complètement vertueux. Les Gentils ont pu souvent attaquer les apôtres dans leur doctrine, jamais dans la droiture de leur vie, qu'ils étaient forcés de louer et d'admirer comme tout le monde.

3. Vivons donc de manière à ce que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé. Ne nous proposons pas la gloire humaine; mais ne nous exposons pas non plus à de mauvais soupçons : gardons des deux côtés une sage mesure. «Ainsi vous brillez comme des luminaires dans le monde.» (Phil 2,15) Dieu nous a laissés ici-bas pour que nous répandions la lumière, pour que nous soyons les instituteurs de nos semblables, un véritable levain; pour que nous vivions comme des anges au milieu des hommes, comme des hommes faits au milieu des petits enfants, comme des êtres spirituels au milieu des natures animales, pour que celles-ci gagnent à notre contact; pour que nous devenions une féconde semence et que nous produisions des fruits abondants. Si notre vie brillait de la sorte, nous n'aurions plus besoin de parler; les actes remplaceraient avantageusement les paroles. Si nous étions de vrais chrétiens, il ne resterait plus d'infidèles : si nous accomplissions les préceptes du Christ, si nous ne répondions que par des bénédictions aux injures comme aux rapines, par des bienfaits aux mauvais traitements, il n'y aurait pas de nature assez sauvage pour ne pas accourir à la religion; mais il faudrait pour cela que notre conduite ne fléchisse sur aucun point. Une preuve éclatante, c'est Paul, qui seul gagne tant d'hommes. Si nous étions tous tels que lui, nous gagnerions plusieurs mondes comme le nôtre. Il y a déjà plus de chrétiens que d'idolâtres. Dans toute autre science, un maître peut enseigner cent enfants; ici, quoique les maîtres soient si nombreux, plus nombreux même que les disciples, les progrès sont nuls. Ceux qu'on prétend instruire, regardent surtout la vie de leurs instituteurs; et, quand ils nous voient montrer les mêmes convoitises auxquelles ils sont en proie, ambitionner les mêmes choses qu'ils ambitionnent, la puissance et les honneurs, comment pourraient-ils admirer le christianisme ? Ils voient des vies entachées, des âmes terrestres; nous aimons les richesses autant qu'eux, et quelquefois davantage; comme eux nous craignons la mort et la pauvreté, nous supportons les maladies avec amertume, nous poursuivons la gloire et les dignités, nous sommes tourmentés par la soif de l'argent, nous guettons le moment favorable. Quel mobile les amènerait à la foi ? les miracles ? Il ne s'en opère plus; notre conduite ? elle est pervertie : la charité ? on n'en aperçoit plus nulle part de vestiges. Aussi rendrons-nous compte un jour du mal fait, non seulement par nos propres péchés, mais encore par les péchés des autres.

Revenons enfin à de meilleurs sentiments, veillons, menons sur la terre une vie digne du ciel; disons avec l'Apôtre : «Notre conversation est dans les cieux,» (Phil 3,20) et soutenons ici-bas de généreuses luttes. Vous auriez beau rappeler qu'il y eut parmi nous des hommes remarquables. – Puis-je bien le penser, vous dira l'infidèle, quand je ne vous vois nullement pratiquer les vertus dont ils vous ont donné l'exemple ? S'il faut rappeler le passé, nous avons eu nous aussi de grands philosophes, dont la vie fut digne d'admiration. Montrez-moi donc un autre Paul, un autre Jean. Cela vous est impossible. – Comment, en effet, l'infidèle ne rirait-il pas de nos discours ? comment ne voudra-t-il pas rester dans son

## HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES A TIMOTHÉE

ignorance, voyant que nous n'avons de philosophie qu'en paroles, et jamais en actions ? Aujourd'hui, pour une obole, chacun est prêt à se faire tuer ou bien à tuer; pour quelques mottes de terre vous réunissez mille tribunaux; et vous bouleversez tout un monde pour la mort d'un enfant. J'ometts d'autres choses lamentables au dernier point, les pratiques superstitieuses, les augures, les divinations, les généalogies, les symboles, les ligatures, les incantations, les arts magiques. Ce sont là de grands travers, et bien capables d'appeler sur nos têtes la colère de Dieu, puisque nous avons de telles audaces, après même qu'il nous a donné son Fils. Que faire ? Rien que pleurer, en songeant qu'un si petit nombre d'hommes se sauvent. Mais ceux qui se perdent se réjouissent encore de ce qu'ils ne sont pas seuls, de ce qu'ils se perdent en nombreuse compagnie. Quelle joie déplorable ! elle aggravera même leur châtement. N'allez pas croire qu'il en soit dans l'avenir comme dans le présent, où le malheur semble moins pénible parce qu'il est partagé. Il m'est aisé de prouver que c'est une consolation illusoire. Dites-moi, un homme condamné à périr dans les flammes, s'il voyait son fils subir le même supplice, si l'odeur des chairs brûlées montait à ses narines, ne mourrait-il pas de douleur ? Sans doute, n'est-ce pas ? et je vous dirai bien comment : Si cette vue seule frappe de stupeur et fait tomber en défaillance ceux qui n'ont aucune part au tourment, que ne doivent pas éprouver ceux qui le partagent ?

Cela ne peut pas vous étonner, écoutez à ce propos la parole d'un sage : «Vous avez donc été saisi comme nous, vous êtes de notre nombre.» (Is 14,10) La nature humaine est portée à la commisération, et les malheurs d'autrui nous brisent. Ainsi donc, un père qui voit souffrir avec lui son enfant, en reçoit-il une consolation ou bien un surcroît de souffrances ? Même question, quand la femme partage les tortures du mari, l'homme celles de la femme : n'est-ce pas plutôt le comble de la douleur ? – Oui certes, me répondez-vous, mais les peines futures ne ressemblent pas à celles-ci. – Je le sais j elles sont autres, et beaucoup plus terribles : les larmes ne seront plus jamais apaisées, dans ce douloureux spectacle que tous s'offriront mutuellement. Ici-bas même, ceux qui souffrent la faim sont-ils bien consolés de ce que d'autres la souffrent aussi ? Quand un fils, un père, une épouse, ou d'autres parents, ou des amis, sont dans la même peine que nous, en éprouvons-nous donc une consolation ? Cela n'est pas, cela ne saurait être; notre peine n'en a que plus d'intensité. En dehors de ces affections, les maux ne sont nullement allégés parce que d'autres les partagent. Supposez deux hommes étendus côte à côte sur un lit -de feu; peuvent-ils bien se consoler ensemble ? Prenons exemple sur nous : quand nous avons été tourmentés par une fièvre dévorante, est-ce que toute consolation ne nous a pas fait défaut ? Il est facile de le comprendre : l'âme n'en admet pas lorsque le mal la domine. Voyez les femmes qui viennent de perdre leur mari : elles peuvent en compter beaucoup qui sont passées par la même épreuve ? mais leur douleur n'en est guère amoindrie. N'allons donc pas nous bercer d'une telle espérance; ne cherchons qu'une consolation : faire pénitence de nos péchés, et tenir désormais la voie droite, celle qui conduit au ciel. Pussions-nous obtenir ce royaume céleste, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire et honneur aux siècles des siècles. Amen.